

UGC présente
UNE PRODUCTION WHY NOT PRODUCTIONS ET CHABRAQUE PRODUCTIONS

BÉCASSINE!

un film de
BRUNO PODALYDÈS



Emeline
BAYART

Karin
VIARD

Denis
PODALYDÈS

Bruno
PODALYDÈS

Josiane
BALASKO

Michel
VUILLERMOZ

ISABELLE CANDELIER - JEAN-NOËL BROUTÉ - PHILIPPE UCHAN - VIMALA PONS - MAYA COMPAGNIE

D'APRÈS L'ŒUVRE DE CAUMERY ET PINCHON POUR LES ÉCRITURES HACHETTE LIVRE - GAUTIER LANGUEREAU SCÉNARIO BRUNO PODALYDÈS
RÉALISÉ PAR PATRICK DELOSTIER RÉVISÉ PAR WOLFGANG ZIMM COÉCRITURES CÉCILIE GUERIN RÉALISÉES PAR CHRISTEL DENWINTER - ZIM LAURENT PUNIER - LOIC PINARD - KYRIL HOLTZ - ET ASSISTÉES PAR FRANÇOIS GUILLAUME PLUMESJEAU - RÉALISATION DE PRODUCTION THIBAUT MARTIN
PRODUCTION DE BRUNO PODALYDÈS UNE PRODUCTION WHY NOT PRODUCTIONS CHABRAQUE PRODUCTIONS FRANCE 3 CINÉMA AVEC LE PATROCINE DE CANAL+ - OCS FRANCE TÉLÉVISIONS AVEC LE PATROCINE DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'ANIMATION

UN FILM DE BRUNO PODALYDÈS
© 2017 WHY NOT PRODUCTIONS - CHABRAQUE PRODUCTIONS - FRANCE 3 CINÉMA



LES CÉLÈBRES MOINS 1039 F. 110 E. L. 10 © PHOTOMARKET - FRANÇOIS BRILLIOT

UGC présente
Une production WHY NOT PRODUCTIONS

EMELINE BAYART
BRUNO PODALYDÈS

KARIN VIARD
JOSIANE BALASKO

DENIS PODALYDÈS
MICHEL VUILLERMOZ

BÉCASSINE !

Un film de BRUNO PODALYDÈS

Durée 1h42

SORTIE LE 20 JUIN 2018

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION
Tél. : 01 46 40 46 89
sgarrido@ugc.fr

PRESSE

AGNÈS CHABOT
Tél. : 01 44 41 13 49
agnes.chabot9@orange.fr

Matériel téléchargeable sur : www.ugcdistribution.fr

© WHY NOT PRODUCTIONS – CHABRAQUE PRODUCTIONS – FRANCE 3 CINÉMA

SYNOPSIS

Bécassine naît dans une modeste ferme bretonne, un jour où des bécasses survolent le village. Devenue adulte, sa naïveté d'enfant reste intacte. Elle rêve de rejoindre Paris mais sa rencontre avec Loulotte, petit bébé adopté par la Marquise de Grand-Air va bouleverser sa vie. Elle en devient la nourrice et une grande complicité s'installe entre elles. Un souffle joyeux règne dans le château. Mais pour combien de temps ?
Les dettes s'accumulent et l'arrivée d'un marionnettiste grec peu fiable ne va rien arranger. Mais c'est sans compter sur Bécassine qui va prouver une nouvelle fois qu'elle est la femme de la situation.

LISTE ARTISTIQUE

BÉCASSINE	EMELINE BAYART
LA MARQUISE DE GRAND-AIR	KARIN VIARD
LOULOTTE	MAYA COMPAGNIE
M. PROEY-MINANS	DENIS PODALYDÈS DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
RASTAQUOUEROS	BRUNO PODALYDÈS
ONCLE CORENTIN	MICHEL VUILLERMOZ DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
MADemoiselle CHÂTAIGNE	JOSIANE BALASKO
MADELEINE	ISABELLE CANDELIER
HILARION	JEAN-NOËL BROUTÉ
CYPRIEN	PHILIPPE UCHAN
MARIE QUILLOUCH	VIMALA PONS
MADemoiselle BONGENRE	CLAUDE PERRON
LES PARENTS DE BÉCASSINE	FLORENCE MULLER BLUTCH
LE PÈRE QUILLOUCH	DOMINIQUE PARENT
LA COUTURIÈRE	BETTY POIS
BÉCASSINE À 6 ANS	ROSE DAUGENET
BÉCASSINE À 12 ANS	EOWYN PTAK
MARIE QUILLOUCH À 12 ANS	ETHEL GLASSON

LISTE TECHNIQUE

SCÉNARIO / RÉALISATION	BRUNO PODALYDÈS
D'APRÈS L'ŒUVRE DE	CAUMERY / PINCHON PUBLIÉE AUX ÉDITIONS HACHETTE LIVRE, GAUTIER-LANGUEREAU
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	PATRICK BLOSSIER
CHEF OPÉRATEUR DU SON	LAURENT POIRIER
CHEF DÉCORATEUR	WOUTER ZOON
ACCESSOIRISTE	BRUNO LEFEBVRE
PRODUCTRICE EXÉCUTIVE	MARTINE CASSINELLI
DIRECTEUR DE PRODUCTION	THIBAULT MATTEI
1ER ASSISTANT RÉALISATEUR	GUILLAUME PLUMEJEAN
RÉGISSEUR GÉNÉRAL	PIERRE LOCHARDET
CRÉATRICE DES COSTUMES	DOROTHÉE GUIRAUD
CHEF MAQUILLEUSE	DELPHINE JAFFART
CHEFS COIFFEURS	MARC VILLENEUVE STÉPHANE MALHEU
CHEF ÉLECTRICIEN	XAVIER CHOLET
CHEF MACHINISTE	YVES VANDERSMISSEN
EFFETS SPÉCIAUX TOURNAGE	FRANÇOIS PHILIPPI
EFFETS SPÉCIAUX NUMÉRIQUES	GUILLAUME LE GOUEZ / CGEV
DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION	BÉATRICE MAUDUIT
CHEF MONTEUSE	CHRISTEL DEWYNTER
MONTAGE SON	LOÏC PRIAN
MIXAGE	CYRIL HOLTZ
BRUITAGES	GREGORY VINCENT
UNE COPRODUCTION	WHY NOT PRODUCTIONS CHABRAQUE PRODUCTIONS FRANCE 3 CINÉMA
AVEC LA PARTICIPATION DE	CANAL + OCS FRANCE TÉLÉVISIONS CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE DE LA PROCIREP ET DE L'ANGO
AVEC LE SOUTIEN A LA PRODUCTION EN PARTENARIAT AVEC ET EN ASSOCIATION AVEC	DE LA RÉGION NORMANDIE LE CNC NORMANDIE IMAGES
EN ASSOCIATION AVEC	CINÉIMAGE 12 CINÉCAP

BRUNO PODALYDÈS

Réalisateur, scénariste & interprète de Rastaquoueros

Comment est née l'idée d'adapter la bande dessinée de Caumery et Pinchon ?

Clémentine Dabadie, la coproductrice du film, me l'a proposée. Je connaissais peu les albums sauf un – « Bécassine nourrice » –, que j'avais chez moi. La couverture, avec Bécassine, très grande, qui prend tout l'espace, et Loulotte, la petite fille, toute fine, qu'elle tient dans ses bras, et à laquelle elle va passionnément s'attacher, a agi sur moi comme un déclic : son regard, à la fois très beau, un peu perdu et un peu coupable, m'a ému. Cela m'a fait penser à « Un cœur simple » de Flaubert.

Les premières planches, publiées dans « La Semaine de Suzette » datent de 1905 ; une trentaine d'albums ont suivi jusqu'au début des années cinquante. Comment bâtit-on un scénario à partir d'une telle profusion de matière ?

Les albums de « Bécassine » racontent surtout des scénettes, des petits gags. J'ai prélevé des ingrédients çà et là, retenu quelques personnages récurrents – l'oncle Corentin, la Marquise de Grand-Air et Hilarion, le majordome... Avec eux autour, le couple que forment Bécassine et Loulotte m'a paru un point d'ancrage suffisant pour bâtir une intrigue. Le scénario s'est ainsi nourri d'images que je collectais ; certains dessins d'Hergé m'ont également inspiré, des gravures de Gustave Doré...

L'image qu'on a de Bécassine frôle souvent la caricature. Vous la rendez beaucoup plus subtile, plus drôle, plus poétique.

Elle est tout cela à mes yeux !

Vous, vous explorez toutes les facettes possibles.

Oui, avec elle, je sentais que je pouvais m'autoriser beaucoup de choses - outrer le jeu, pousser le film vers le burlesque, et surtout rester dans le premier degré...

J'ai imaginé certains événements, glissé quelques clins d'yeux – la scène de Guignol, en référence à celle émouvante des « 400 Coups », de Truffaut, le parapluie de Bécassine, qui ressuscite un peu la Mary Poppins si chère à mon enfance. Je tiens à dire que le film est juste un portrait personnel de Bécassine, une interprétation parmi d'autres; exactement comme pour Rouletabille dans « Le Mystère de la chambre jaune ».

Vous en faites une héroïne très moderne : ce goût effréné pour la vitesse – elle veut absolument apprendre à conduire – sa passion pour le progrès...

J'aime l'idée que Bécassine nous fasse ressentir le luxe qu'est de tourner un robinet et d'y voir couler l'eau, celui d'appuyer sur un interrupteur pour obtenir de la lumière ou décrocher un téléphone pour parler à un interlocuteur. Elle nous redonne conscience du confort dans lequel nous vivons. J'aime sa capacité d'admiration et son envie d'avancer en inventant les objets les plus improbables.

La modernité tient une place importante dans la vie des gens du château. Peu importe la dépense pourvu que l'émerveillement entre dans la maison. Cette lanterne magique, par exemple, que Proey-Minans, le conseiller de la marquise, introduit dans son salon...

Je m'intéresse beaucoup au pré-cinéma: les zootropes, les praxinoscopes, les lanternes magiques : on en voit rarement dans les films. Ici j'ai eu envie de ressusciter des vues de Polyorama que j'avais achetées à prix d'or il y a une vingtaine d'années. Elles me permettent d'illustrer Paris où la Bécassine des albums passe du temps.

Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir Emeline Bayart pour l'interpréter ?

Je connaissais son potentiel pour l'avoir déjà dirigée dans « Bancs publics » et « Adieu Berthe ». C'est une actrice très expressive, très généreuse. Emeline possède à la fois une forme de candeur et une force terrienne qui me touchent. J'ai immédiatement pensé à elle au moment de me lancer dans l'écriture.

Elle donne au personnage une allure presque contradictoire : aérienne, énergique et totalement imposante : une allure de BD.

C'est aux essayages que les personnages prennent corps. Sur « Le Mystère de la chambre jaune », la silhouette de Rouletabille s'est imposée par le simple fait que Denis Podalydès porte des pantalons trop courts. Celle de Bécassine doit beaucoup à ses fausses fesses, au vert de sa robe et à cette démarche que nous avons cherchée ce jour-là. Je la filmais en train de marcher en balançant son corps et en penchant la tête en avant. J'étais très ému. Bécassine était là.

Sur la plupart des dessins de Pinchon, Bécassine n'a pas de bouche. Parfois, c'est juste un petit point. Était-ce un handicap pour Emeline Bayart ?

Les féministes appelaient Bécassine « la femme bâillonnée ». Je ne crois pas à cette interprétation. Il me semble, au contraire, que c'est un parti-pris graphique très payant : on lit tant de choses sans cette bouche, une étrangeté, une expressivité... Hergé s'est d'ailleurs inspiré du procédé : dans les premiers albums, Tintin non plus n'a pas de bouche.

Parlez-nous de votre travail avec elle.

Je n'ai pas de méthode avec les acteurs. C'est une relation personnelle à chaque fois. Emeline incarnait tellement puissamment son personnage que parfois je me prenais à son jeu. Je lui répétais mes demandes en les simplifiant à l'extrême comme si je parlais à un enfant.

Comme toujours, vous êtes entouré des fidèles – votre frère Denis, Michel Vuillermoz, Isabelle Candelier, Jean-Noël Brouté, Philippe Uchan. Dans « Bécassine », on retrouve aussi Vimala Pons et Josiane Balasko, avec lesquelles vous aviez déjà travaillé. Karin Viard, qui joue la Marquise de Grand-Air est la seule nouvelle venue.

Je guettais depuis longtemps l'occasion de travailler avec elle. Karin avait à la fois le classicisme et le côté déjanté que je souhaitais pour la marquise. Autant il m'est précieux de retrouver mes comédiens habituels, autant j'ai du plaisir à en inviter de nouveaux : ils permettent d'introduire une énergie et une forme de porosité nouvelle que je trouve intéressantes.

Vous faites de Karin Viard une marquise assez différente de celle des albums : elle est jeune, dépensière et très peu soucieuse des conventions.

Dans les albums, la marquise est effectivement une grosse dame assez imposante qui fige l'ordre immuable des choses. Karin la rend plus vive, plus fantaisiste, plus extravagante, plus gentiment fêlée. J'aime l'idée que la marquise accepte l'érosion de l'argent. Et Karin a une précision dans la comédie qui m'a scotché. Elle est incroyable : la façon dont elle parle à ce petit chien et dont elle caresse sans cesse le ventre est irrésistible.

Denis, votre frère, est dans tous vos films. Imagineriez-vous un jour qu'il en soit autrement ?

C'est important qu'il soit là : comme une évidence. La seule question qui se pose est : quel personnage va-t-il interpréter ? Au lieu de Proey-Minans, il aurait pu, par exemple, jouer Hilarion, l'ancien acteur devenu majordome, et se mettre tout à coup à déclamer du Shakespeare. J'aurais adoré aussi.

Sa présence est-elle une façon de renouer avec votre enfance ?

Sans doute. Lorsque Bécassine, qui se rend à Paris, tombe sur la marquise, la petite Loulotte et lui, elle demande à Denis s'il est le père de l'enfant. Denis a alors un petit rire ridicule ; il rit comme une de nos vieilles tantes, un petit rire très pincé. Ce sont des choses comme cela qui jaillissent entre nous. De la même façon, j'ai retrouvé un disque de musique grecque que notre grand-mère nous avait ramené d'Athènes et que j'ai mise dans le film. Denis ne le sait pas encore. Ça va être une madeleine terrible pour lui quand il l'entendra.

Vous jouez toujours dans vos longs métrages.

J'ai l'impression d'être plus proche des comédiens si l'on est ensemble devant la caméra ; j'ai un rapport de camaraderie avec eux que je n'aurais pas forcément en étant seulement metteur en scène. Et puis, pour être franc, j'aime aussi beaucoup jouer « chez moi ».

Pensez-vous tout de suite au personnage que vous allez tenir ?

Non, cela vient au dernier moment. Rastaquoueros, qui apparaît fugitivement dans un des albums, c'est l'escroc étranger qui séduit et manipule. J'ai pensé à Arsène Lupin en l'écrivant, un rôle dont je rêve depuis longtemps. C'est un peu l'Arsène Lupin bricolo, mais bon.... Et puis son côté maître d'œuvre, durant le spectacle de Guignol et le lâcher de ballons, convenait à mon autre emploi sur le plateau.

Le spectacle qu'il donne est proprement consternant.

Il est nul, voulez-vous dire ! Je savais que les comédiens espéraient quelque chose de mon animation de marionnettes. Mais rien ! Que couic ! Trois onomatopées et quatre coups de bâton ! La caméra était sur eux, je les voyais complètement décontenancés, c'était génial ; comme retrouver la prime enfance. Ce qui me touche dans un guignol pour enfant, ce n'est pas l'histoire ou comme on dit l'argument, c'est la simple puissance primitive du spectacle.

Un mot sur Loulotte, la petite fille...

J'avais demandé aux parents d'un certain nombre d'enfants sélectionnés de les filmer en train de jouer une petite scène que j'ai écrite spécialement pour les essais. J'ai immédiatement été séduit par Maya. Elle comprenait instantanément où on voulait aller. Elle était dans l'instant et dans le contrôle, comme les grands acteurs.

La mise en scène est d'une précision telle, les trouvailles, les gags sont si nombreux, que vous donnez le sentiment d'absolument tout maîtriser. Faites-vous des dessins, un story-board avant le tournage ?

Je n'en fais que lorsqu'il y a des effets spéciaux – dans ces cas-là, un petit croquis vaut toujours mieux qu'un long discours. Mais pour le reste, je trouve dommage d'enfermer un plan dans un dessin précis. Je préfère confronter mon découpage – établi en amont du tournage – à l'instinct des comédiens qui prennent souvent tout naturellement leurs marques.

Comment cela se passe-t-il ?

Tout se décide le matin, à la mise en place, parfois même avant d'avoir pris un café. Les comédiens ne sont pas encore en costumes. Chacun dit sa réplique, son papier à la main dans une espèce d'appareil foutoir qui laisse le champ-libre aux propositions. À ce moment-là, les acteurs savent que l'équipe est disponible, sans contraintes techniques et se sentent plus encouragés à essayer. J'observe la façon dont ils circulent, la lumière, les axes, les objets et j'imagine ce qu'on peut proposer de plus.

Vous répétez peu ?

Oui. J'ai même tendance à retenir la monture de chacun. Il faut pouvoir attraper les premières prises quand la caméra tourne, se tenir prêt. Le temps de tournage, très court, force aussi à aller à l'essentiel.

C'est la première fois que vous travaillez avec le chef opérateur Patrick Blossier.

J'avais lu, il y a très longtemps, une interview de lui – probablement la seule qu'il ait donnée, je crois qu'il déteste ça – dans laquelle il parlait tellement bien de son métier que j'avais immédiatement eu envie de le rencontrer. Sa sensibilité liée à sa passion du « terrain » me plaisait. Patrick a un rapport gourmet à son travail – le petit café du matin, les rapports avec les techniciens, le plaisir d'aller lui-même prendre un projecteur sous la pluie et le réorienter. J'avais cette image rêvée de lui quand je l'ai appelé. J'ai adoré cette collaboration.

Comment expliquer cette tendance à changer de techniciens alors que vous restez fidèle aux comédiens ?

Au contraire, je travaille avec les mêmes techniciens depuis longtemps ! Mais comme pour les acteurs, j'aime rencontrer de nouveaux collaborateurs. J'ai compris que travailler avec des gens nouveaux oblige à reformuler différemment ses désirs. Ceux qui vous connaissent trop ont tendance à anticiper vos attentes, ils vous remettent dans des pas où vous n'avez plus forcément envie d'aller.

Quelles lignes vous étiez-vous fixées avec Patrick Blossier ?

Nous voulions une image qui soit la plus simple possible, une beauté plausible si je puis dire. Pour chaque plan, on se racontait une « histoire de la lumière », on réfléchissait à la source naturelle, même si elle était hors-champ.

La fantaisie ressort à chaque instant : cette Tour Eiffel incrustée dans la campagne quand Bécassine se met en route pour Paris, ses inventions – le biberon automatique, l'éjecteur d'œufs... –, les pampilles du lustre du château de la Marquise de Grand-Air qui s'écrasent mystérieusement au sol. L'avantage du numérique est d'avoir banalisé l'idée de trucage. On n'y fait plus attention, c'est bien. Il n'y a plus de moment de bravoure où on chercherait encore les coutures devant le bel effet.

J'aime que les métiers se parlent, que les gens du plateau et ceux de la postproduction échangent entre eux. Impossible, par exemple, d'éclairer la scène où Bécassine pédale de nuit pour porter une lettre à Loulotte avec la seule lueur de la bougie qu'elle a sur son vélo : on a forcément recours à la lumière artificielle. Mais le numérique permet ensuite de replacer une vraie bougie dans la lampe.

Un film tous les trois ans : vous semblez avoir un rythme immuable.

J'aimerais tourner plus, je n'y arrive pas, j'ai besoin de temps, laisser les choses se décanter.

« Bécassine » est un livre pour enfants. Votre version semble universelle, tous publics.

Une des vertus les plus belles du cinéma, en tout cas du spectacle, est de réveiller, ranimer l'enfant qui vivote en nous comme une petite flamme dansante.

EMELINE BAYART

Interprète de Bécassine

« Bécassine ! » est le troisième film que vous tournez avec Bruno Podalydès. Vous faites vraiment partie de la famille...

Bruno, Denis et moi nous connaissons bien. C'est par Denis, qui m'avait vue dans un atelier au Conservatoire, que j'ai rencontré Bruno pour le casting de « Bancs publics ». J'ai retourné sous sa direction dans « Adieu Berthe ». Puis Denis m'a dirigée au théâtre dans « Le Bourgeois gentilhomme ». C'est un grand bonheur de travailler avec l'un et avec l'autre.

Connaissez-vous la BD de Caumery et Pinchon avant qu'il ne vous parle de son projet d'adaptation ?

Très peu. Je me souviens qu'on m'avait offert la poupée Bécassine lorsque j'étais toute petite fille et qu'un des albums traînait chez ma grand-mère. Avant le tournage, je me suis plongée dans les dessins de Pinchon : j'ai découvert un personnage chaleureux, généreux, inventif, moderne, et qui possède une qualité essentielle : la faculté d'émerveillement.

Le scénario qu'en a tiré Bruno Podalydès vous a-t-il surpris ?

Il était magique. En le lisant, j'ai retrouvé toutes mes sensations de petite fille élevée à la campagne. Le chant du coq, le mugissement des vaches, l'odeur de l'herbe fraîchement coupée, les bruits de la nature... Mes cinq sens étaient exacerbés. Sous sa plume, Bécassine, que je trouvais déjà très poétique, le devenait encore davantage. Bruno a pris le nectar des albums et y a mis sa pâte ; il y avait beaucoup de lui dans son texte.

Avez-vous eu un moment d'hésitation avant d'accepter le rôle, ce personnage de BD un peu moqué ?

Aucun. J'étais aux anges d'incarner le personnage SOUS la direction de Bruno. Bécassine, oui, mais avec lui ! Lui seul était capable d'injecter le charme et la fantaisie nécessaires au projet. Assez modestement, je pensais aussi : « Il a eu raison de me le proposer, on va bien s'entendre ».

Comment vous êtes-vous préparée en amont ?

Lui et moi nous sommes tout de suite accordés sur son apparence. Dès les essayages costumes, avec Dorothée Guiraud, la costumière, nous avons trouvé intéressant qu'elle ait un faux-cul et une robe très étoffée. Bécassine devait être « rembourrée ». Restait à trouver ses attitudes. J'avais beaucoup observé les dessins de Pinchon : cette palette extraordinaire d'attitudes qu'il lui prête... C'est une femme qui travaille, elle est massive mais aussi élancée, ce qui peut sembler contradictoire. On la voit toujours en action – elle vole parfois – et n'est jamais avachie ; il fallait à la fois lui injecter de l'outrance pour garder le côté BD tout en préservant son authenticité. « Je la vois le buste en avant avec la démarche chaloupée des gens de la campagne », ai-je proposé à Bruno. « Vas-y », m'a-t-il répondu. Nous sommes sortis de l'atelier et il est allé me filmer dans une petite allée arborée en me demandant de faire des allers-retours. « C'est ça ! C'est exactement ça ! » Il était content. Je jouais au Festival d'Avignon en juillet dernier juste avant le tournage et je m'entraînais à marcher comme Bécassine toutes les fois que j'étais seule. Bruno m'offrait un beau cadeau, j'avais à cœur de le lui rendre.

Le maquillage était également très important.

Bruno et la maquilleuse, Delphine Jaffart, ne souhaitaient pas que Bécassine soit beaucoup maquillée : elle est plutôt pâle, elle a les pommettes roses. Ses sourcils, par contre, sont très travaillés – dans les albums, elle a toujours les sourcils expressifs.

C'est un personnage dont la bouche est rarement dessinée. Comment contourner cette difficulté ?

C'est formidable, au contraire, d'incarner un personnage dessiné, qui n'existe pas en chair et en os. Je devais trouver comment elle parle, comment elle interagit : cela m'offrait une liberté immense. J'ai mis toute l'expressivité que j'ai dans la vie au service de Bécassine : ma fantaisie d'actrice, mon

imaginaire, et la capacité que j'ai – et que nous partageons apparemment elle et moi – à passer d'un état radical à un autre. Sans jamais perdre de vue qu'elle devait garder son émerveillement, sa candeur – une candeur active –, il ne fallait surtout pas la faire passer pour une cruche. Mais j'étais vraiment portée par le texte et le travail incommensurable de Bruno en amont.

Avez-vous été tentée de voir l'interprétation de Paulette Dubost dans le film de Pierre Caron ?

Je ne pense pas que cela m'aurait aidée. Je savais que je serais à la fois « tenue » par Bruno, qui sait exactement ce qu'il veut, et que je disposerais également d'une grande liberté. Pendant le tournage, je n'avais pas de limites : tout en étant une actrice très précise, je savais qu'entre le « rien » et le « trop », j'avais une palette extraordinaire à explorer.

Et avez-vous éprouvé le besoin de vous voir aux rushes ?

Une seule fois, pour vérifier si j'étais sur la bonne voie et si le dosage était bon. Ma Bécassine devait être très expressive tout en restant authentique. Mon expédition m'a rassurée. Je n'ai plus recommencé. Je faisais confiance à Bruno.

Pour l'amour de Loulotte, la petite fille adoptée par la Marquise de Grand-Air et dont elle devient la nourrice, Bécassine doit renoncer à son rêve : monter à Paris...

C'est le goût de la vie qui la motive. Et la tendresse. Bécassine va là où son désir la mène. Elle part sur les routes avec son baluchon pour se rendre à la capitale, un événement la détourne : elle est philosophe et change de cap. Bécassine transforme tout ce qui lui arrive en positif. Loulotte va devenir son nouveau projet et je trouve très belle sa relation à la petite fille.

Sa faculté d'émerveillement devant le progrès ne peut-elle pas sembler un peu désuète aux yeux des enfants d'aujourd'hui ?

Vous croyez ? Je pense, au contraire, que cela peut décupler leurs facultés d'étonnement. Toute maladroite qu'elle soit, elle est si moderne, Bécassine, et si bienveillante, qu'elle ne peut que donner la clé d'un monde meilleur. En passant en douce un message qui m'est aussi cher qu'à Bruno : ne jamais perdre de vue sa part d'enfance. C'est aussi ça, le rôle de l'art.

Comment décririez-vous Bruno Podalydès ?

Un poète ; un poète avant tout – dans la drôlerie comme dans le tragique.

Dans « Bécassine ! », vous avez de nombreuses scènes avec lui...

C'est presque une évidence de l'avoir comme partenaire. On oublie complètement qu'il est réalisateur, il tient son rôle avec une aisance sidérante. Il m'a scotchée pendant la scène de Guignol : nous avons tourné jusque très tard dans la nuit et je le regardais aller et venir devant et derrière la caméra, improviser, retourner regarder au combo, et il souriait, il n'arrêtait pas de sourire... Même lorsqu'il ne joue pas, Bruno a une proximité singulière avec son équipe. Il est indéniablement le meneur mais avec une douceur, une tendresse qui sont rares. C'est vraiment un être très singulier.

On a le sentiment qu'il règne un véritable esprit de troupe sur ses tournages...

On est à la fois dans le travail et dans une ambiance très familiale, très joyeuse, presque dans un cocon. Un autre des grands talents de Bruno, c'est de bien s'entourer, côté technique comme côté artistique, avec des fidèles mais aussi des gens nouveaux qu'il a l'art d'intégrer. Il est en confiance, donc parfaitement ouvert aux propositions, tout en sachant exactement où il va.

Y-a-t-il eu des scènes particulièrement délicates à tourner ?

Celle où Bécassine part de nuit en tandem porter sa lettre à Loulotte avec sa petite lanterne accrochée au guidon tenait particulièrement à cœur à Bruno. D'énormes tuyaux à vent avaient été installés, je sentais l'air me pousser et s'engouffrer dans ma robe, tout cela dans un bruit infernal. C'était une sensation incroyable, comme d'être dans un rêve et de vivre des émotions que je n'avais jamais éprouvées dans la vie réelle. Était-ce une scène délicate ? Je l'ai en tous cas trouvée inoubliable.

Magique. J'ai eu d'autres chocs sur le tournage – découvrir la couleur de la voiture de la Marquise, la décoration de la cuisine, les extraordinaires tenues de camouflage de l'oncle Corentin dans la forêt, tous ces détails magnifiques portent un acteur.

Vous écrivez des spectacles, vous chantez, vous jouez au théâtre et au cinéma : vous êtes vous-même très singulière.

Le travail et encore le travail. J'ai une passion pour ce métier, je n'aurais jamais pu en faire un autre. En quinze ans, j'ai eu la chance d'interpréter des rôles extrêmement différents, tragiques ou comiques, classiques ou modernes. Aujourd'hui, j'ai fait une rencontre merveilleuse au cinéma, j'aimerais que l'histoire continue.

Vous donnez des coups de pouce au destin: ce récital - « D'Elle à Lui » - que vous avez créé et chanté, avec Manuel Peskine au piano, au théâtre du Rond-Point, et que vous reprenez régulièrement, votre cabaret « Si j'Ose dire », créé et chanté à l'Opéra-comique, ont contribué à vous faire connaître sous un autre visage.

À un certain moment, j'ai eu besoin de faire se rejoindre le théâtre et la chanson et, oui, ce sont sans doute ces spectacles qui ont convaincu Bruno de m'engager dans son film. C'est d'autant plus formidable que ces récitals correspondent à quelque chose de très personnel qui m'appartient entièrement.

« D'Elle à Lui » m'a ouvert des portes. Il a aussi ainsi suscité chez Chantal Bronner l'envie de m'engager pour être Marie-Antoinette dans « La Légèreté française » de Nicolas Brehal. C'est merveilleux de constater qu'au-delà de ce qu'on leur propose, des metteurs en scène sont capables de projeter d'autres désirs, très différents, parce qu'ils voient l'endroit du travail. Et ce travail va se déployer bientôt puisque je mets en scène dans quelques mois « On purge Bébé », de Feydeau, au Théâtre Montansier de Versailles.

Cinéma, théâtre : votre cœur balance ?

J'aime les deux, ils se nourrissent l'un l'autre. Je les envisage de la même manière : un artisanat.

KARIN VIARD

Interprète de La Marquise De Grand-Air

Vous n'aviez jamais tourné avec Bruno Podalydès...

J'espérais que ce jour arriverait. Je me suis longtemps demandé : « *Qu'est-ce que ce type pourrait me proposer si un jour lui venait l'idée de tourner avec moi ?* ». J'aime ses films, tellement singuliers, dans lesquels tout passe par le filtre de la drôlerie et de l'originalité - de la bizarrerie aussi parfois. J'aime ce type d'artistes qui creusent toujours le même sillon sans cesser pour autant de se renouveler. Bruno ressemble à ses œuvres : singulier, lui aussi, avec un regard particulier sur les gens, les situations et sur ce qui se dit. Il est amoureux des autres et j'adore ça.

Quelle a donc été votre réaction en recevant le projet de « Bécassine ! » ?

J'ai lu le scénario d'une traite, j'ai ri, je l'ai trouvé gracieux ; c'est vraiment le triomphe de la gentillesse sur le cynisme, une bouffée d'oxygène. J'avoue que je ne m'attendais pas à cette proposition si spéciale. J'espérais que Bruno m'étonne : j'ai été comblée.

Qu'avez-vous pensé du personnage de la Marquise de Grand-Air qu'il vous offrait ?

Je connaissais un peu les albums de « Bécassine » : la marquise est une très vieille dame, très Castafiore, qui n'a rien à voir avec moi. Je l'ai dit à Bruno mais il se fichait complètement que je lui ressemble. « *On s'en moque* », me répétait-il.

Il en a extrait la substantifique moelle pour en faire une femme humaine, joyeuse, très moderne pour l'époque, et qui s'ennuie ; qui s'ennuie terriblement. J'ai beaucoup aimé qu'il laisse de la place à un personnage qui se contente de regarder passer l'existence.

Comment avez-vous abordé cette marquise ?

La première chose que Bruno m'a précisée, c'est qu'elle avait un chien. « *On te mettra un mini Dobermann dans les bras* », m'a-t-il prévenue. Puis il s'est ravisé et s'est mis en tête de trouver un Chihuahua. « *Tu cherches un Chihuahua ?*, lui-ai-je dit. *Mais mon coiffeur en a deux, je les connais très bien, je suis très à l'aise avec eux* ». Je lui ai envoyé les photos des chiens et c'est comme ça que je me suis retrouvée à tourner avec l'un d'eux. On s'est beaucoup amusé avec ce petit chien qui ne me quitte jamais. Je sais qu'il me vole la vedette, je suis complice.

J'adore la scène où je le caresse devant Proey-Minans, mon conseiller, mon soupirant et mon homme d'affaires - qui bout intérieurement lorsqu'il m'entend dire au chien - « *C'est mon fauve, c'est mon grand fauve...* » - alors qu'il rêverait que je le lui dise à lui. C'était complètement improvisé, Bruno a tout de suite validé.

Ce chihuahua, c'est tout ?

Non, évidemment. Le costume a fait le reste. Pour moi, c'est l'étape la plus importante dans la préparation d'un rôle. Il indique tant de choses – un caractère, un niveau social, un goût ou un manque de goût... Ni Bruno ni la costumière n'ayant le souci du réalisme absolu, nous nous sommes vite démarqués des gravures de l'époque. Nous voulions que la marquise soit jolie, élégante, un peu excentrique, farfelue. J'ai adoré les petits chapeaux à plume dingos qu'elle porte. C'est une femme sensuelle privée d'homme à cause de la guerre mais à qui ça manque. En la mettant ainsi en valeur, intuitivement ses robes me guidaient dans sa direction.

Cette marquise est assez insolite. Au fond, elle est faite pour s'entendre avec Bécassine.

Elles ne viennent pas du même monde, mais si l'une est servie et l'autre servante, aucune n'est dans les clous. Les autres domestiques le sont à peine davantage. Tout ce monde-là s'entend. Le plus soucieux des conventions, assez drôlement, c'est Proey-Minans : il est le seul à témoigner de la raideur de l'époque.

Elle témoigne du même émerveillement devant Rastaquoueros que Bécassine devant la vie.

Bien sûr ! « *Quelle joie*, se dit-elle, quand il s'installe au château. *On va enfin pouvoir s'amuser. Et si mon argent me permet de le faire, allons-y* ». Elle perd tout ? La belle affaire ! Elle s'adapte.

Le côté BD du projet, sa poésie vous-ont-ils conduite à un style de jeu particulier ?

Je savais que le film aurait un ton à part : à partir du moment où Bruno se moque que sa Bécassine ait vingt, trente ou quarante ans, c'est déjà une information sur la manière dont on va soi-même aborder le rôle. Je me suis sentie libre de faire ce dont j'avais envie dès l'instant où c'était sincère, drôle ou léger. Tout devait pouvoir passer dans un souffle.

Vous arriviez dans une équipe de comédiens soudée. Était-ce une difficulté ?

Je n'aime pas beaucoup les familles de cinéma et j'ai le sentiment de n'appartenir à aucune - je vis plutôt ce métier de façon individualiste. Je m'entendais très bien avec Bruno. Bruno s'entoure de gens qui lui ressemblent, donc les amis de Bruno étaient mes amis. C'était facile, naturel, amical. Cela dit, je connaissais Jean-Noël Brouté et Philippe Uchan avec lesquels j'avais déjà travaillé.

Quel genre de directeur d'acteur est Bruno Podalydès ?

Il a besoin de travailler en confiance avec des gens qui partagent la part d'enfance qu'il a en lui. Bidouiller des trucs avec eux, construire une cabane, se déguiser, se mettre une moustache... Avec lui, on peut s'amuser, beaucoup inventer, beaucoup proposer, rire, ne pas rire, aller à droite, à gauche... Mais il reste le chef d'orchestre et sait exactement ce qu'il veut : un geste très précis à tel moment, un mouvement à tel autre, une proposition pour tel plan qui semble parfaitement hurluberlue mais qui, en réalité, est parfaitement maîtrisée. Il n'a jamais peur d'oser et a souvent des intuitions géniales. Bruno a l'art de cultiver le merveilleux. C'est sa marque de fabrique.

Intervient-il beaucoup sur le plateau ?

Non. Et on ne parle jamais non plus de psychologie, ce que j'apprécie - je pense de plus en plus que la psychologie tue le cinéma. Bruno fait avec ce qui se présente - ses intuitions, sa liberté. Tout le travail des comédiens et des techniciens consiste à créer autour de lui une ambiance de confiance qui lui garde, intacte, sa capacité de rêverie.

Fait-il beaucoup de prises ?

Non, je pense qu'il est très conscient de la nécessité de rester dans la jubilation, le pétillant.

Quel partenaire est-il ?

Il est aussi singulier comme acteur que comme réalisateur. On s'amuse avec lui. Tout est léger. Je me souviens particulièrement de cette scène où il fait ce spectacle de marionnettes tellement nul. Il était ravi de me voir à la fois atterrée et morte de rire. « *Qu'est-ce que j'airi en te regardant* », m'a-t-il dit, la séquence terminée. Ce n'est pas le genre à faire un truc génial pour épater la galerie. Il avait improvisé la séquence et savait très bien quelles réactions il attendait de nous. C'est vraiment un original.

Des « Visiteurs », l'an dernier, à « Jalouse » et aujourd'hui « Bécassine », vous n'en finissez pas de faire le grand écart.

J'aime me déplacer. Je détesterais refaire la même chose au même endroit. Il y a pourtant un dénominateur commun à tous ces films et à tous ces personnages. Que je joue dans un film d'époque ou un film contemporain, que je sois déguisée ou non, c'est le personnage qui m'importe, l'étude de caractères. Je me moque de la morale, je ne veux véhiculer aucun message. Je pars du cœur, de l'intérieur, c'est uniquement ça qui m'intéresse. M'amuser comme la marquise de Grand-Air, souffrir comme Nathalie chez les frères Foenkinos : si je suis dans leur chair, je ne m'ennuie jamais.